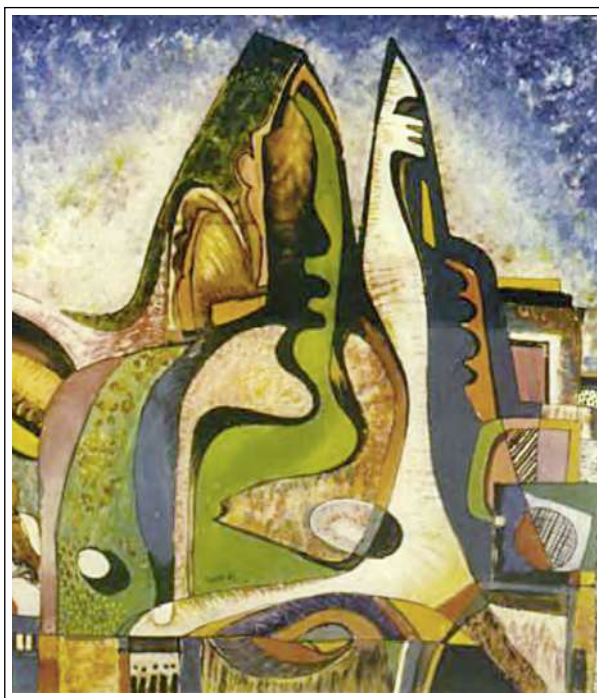

**Babacar Fall, Ineke Phaf-Rheinberger
& Andreas Eckert (éd.)**

Travail et culture dans un monde globalisé

De l'Afrique à l'Amérique latine



Work and Culture in a Globalized World

From Africa to Latin America

**TRAVAIL ET CULTURE
DANS UN MONDE GLOBALISÉ
DE L'AFRIQUE À L'AMÉRIQUE LATINE**

**WORK AND CULTURE
IN A GLOBALIZED WORLD
FROM AFRICA TO LATIN AMERICA**

KARTHALA sur Internet : <http://www.karthala.com>

Paiement sécurisé

Composition et mise en page : Charles Becker

Illustration de la couverture : Les Mamelles II, Ouakam, 1984.

Tableau de Serigne NDIAYE, dit Serin
qui a aimablement autorisé sa reproduction

© Éditions KARTHALA & re:work, 2015
ISBN : 978-2-8111-1376-6

**Babacar Fall, Ineke Phaf-Rheinberger
et Andreas Eckert (éd.)**

Travail et culture dans un monde globalisé

De l'Afrique à l'Amérique latine

Work and Culture in a Globalized World

From Africa to Latin America

**Humboldt-Universität zu Berlin
Unter den Linden 6
10099 Berlin**

**Éditions KARTHALA
22-24, bd Arago
75013 Paris**



Internationales Geisteswissenschaftliches Kolleg IGK
International Research Center
Arbeit und Lebenslauf in globalgeschichtlicher Perspektive
Work and Human Lifecycle in Global History
Humboldt-Universität zu Berlin

Le Centre international de recherche « Travail et activité humaine dans une perspective historique globale »

Les recherches et les discussions menées au Centre international de recherche se concentrent sur le thème « Travail et activité humaine dans une perspective historique globale ». L'objectif principal est d'observer, dans une perspective comparative, historique et géographique, l'évolution des rapports entre le travail et les activités humaines. Le centre étudie la modification des concepts de travail et d'activité, les liens entre la réglementation du travail et celle des activités humaines, et plus précisément les mutations conceptuelles et juridiques qui ont fait évoluer les rapports entre le travail et les activités humaines. Cela en vue d'établir une typologie, de décrire des tendances majeures et de comprendre, d'un point de vue historique, les situations actuelles.

Chaque année, **re:work** invite des scientifiques de disciplines et d'origines différentes à constituer un forum où les questions centrales qui se rapportent aux grands thèmes de recherche du Centre pourront être discutées. Cette plate-forme encourage également les échanges entre les chercheuses et chercheurs confirmés et leurs jeunes collègues.

Le centre organise par ailleurs chaque année des ateliers, des conférences internationales et des séminaires d'été ; il offre également à des boursiers la possibilité de soumettre à la discussion leurs travaux de recherche auprès de diverses institutions berlinoises.

Mis en place dans le cadre de l'initiative du Ministère Fédéral de l'Éducation et de la Recherche (*Bundesministerium für Bildung und Forschung - BMBF*) intitulé « Espace libre pour les Sciences humaines », le centre a débuté son activité en juillet 2009.

re:work

Humboldt-Universität zu Berlin

Unter den Linden 6

D - 10099 Berlin

Allemagne

rework@asa.hu-berlin.de

<http://rework.hu-berlin.de>

Introduction

Histoire globale du travail et débat culturel

***Babacar Fall, Ineke Phaf-Rheinberger
et Andreas Eckert***

Cet ouvrage est le fruit de la collaboration entre un historien du travail sénégalais, de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar, une critique littéraire néerlandaise des littératures d'Amérique latine, des Caraïbes et d'Afrique, basée à Berlin, et un historien de l'Afrique, directeur du Centre international de recherche re :work de l'Université Humboldt de Berlin. Ce centre consacre ses recherches à l'histoire mondiale du travail, en ne limitant pas le concept de travail à ses formes rémunérées et en prêtant une attention particulière à celles qui ne le sont pas. Ce centre a été le terrain fertile des rencontres entre les éditeurs de cet ouvrage. Ces rencontres sous la forme de séminaires et d'ateliers regroupant des chercheurs de plusieurs continents ont été amorcées durant l'automne 2009. Certains documents présentés au cours de ces séminaires ont été ultérieurement publiés en 2011 dans *Rethinking Work. Global Historical and Sociological Perspectives*¹. Dans cet ouvrage, la contribution de Shashi B. Upadhyay intitulée "*Work and Untouchability: Experiences of Work in Dalit Autobiographies*" est particulièrement intéressante d'un point de vue littéraire. L'auteur discute de l'émergence d'une littérature autobiographique en Inde, produite par les populations les plus marginalisées – les intouchables –, qui centrent leurs écrits sur leurs tâches de travail spécifiques.

« Les auteurs Dalits n'ont jamais fait mystère de la volonté de positionnement de leurs écrits. En réalité, le processus de positionnement révèle en soi la nature de leurs expériences de travailleurs, d'intouchables et d'intellectuels organiques. Ces autobiographies font donc apparaître les différents niveaux de réactions et de réponses de la part de ces anciens travailleurs : en tant que catégories sociales inférieures et dépendantes économiquement, en tant que personnes investies dans une rébellion instinctive

1. Rana Behal, Alice Mah & Babacar Fall (eds.), *Rethinking Work. Global Historical and Sociological Perspectives*, New Delhi, Tulika Books, 2011.

et primaire contre les pratiques injustes et l'exploitation et enfin, en tant que militants et intellectuels »².

Ces récits de vie, écrits à partir des années 1990, ont connu un franc succès en Inde et ont fortement rappelé une tendance observée dans les années 1960 en Amérique latine, où Carolina Maria de Jesus et Miguel Barnet ont publié des histoires de vie contemporaines de personnes d'ascendance africaine au Brésil et à Cuba. Leurs textes étaient destinés à briser les barrières faisant obstacle à la mobilité ascendante des désavantagés dans leur vie quotidienne, en raison de leur renvoi à leur passé d'esclaves. Carolina Maria de Jesus note, dans son journal *Quarto do despejo* (1960), ses occupations quotidiennes dans les bidonvilles de São Paulo, tandis que l'ethnologue Miguel Barnet s'est inspiré de ses entretiens avec Esteban Montejo – un ancien esclave et combattant pour la liberté contre le colonialisme – dans son roman *El Cimarrón* (1966). Ces deux ouvrages ont connu un grand succès international et ont été immédiatement traduits en anglais et en français, ainsi que dans beaucoup d'autres langues³. Nous n'entendons pas reprendre les discussions contradictoires sur l'importance de ces textes comme documents historiques ou genres littéraires, ni de discuter de leur exactitude historique ou de leur qualité esthétique. En ce qui nous concerne, il est important de noter qu'ils sont axés sur les conditions précaires du travail des personnes descendantes d'esclaves dans les sociétés post-esclavage.

Au Brésil et à Cuba, comme sur tout le continent américain, le travail d'esclave est indissolublement associé à l'ascendance africaine. Pendant très longtemps, peu d'attention, voire aucune, n'a été accordée à la diversité du travail des esclaves dans différentes régions. Il s'agit là d'une tendance générale depuis l'émergence du concept d'esclave. L'historien brésilien Claudio Costa Pinheiro souligne l'importance de cette désignation au

-
2. Shashi B. Upadhyay, "Work and Untouchability: Experiences of Work in Dalit Autobiographies", *ibid*, p. 24. Voir aussi "Dalits and the Ideology of Work in India" in Marcel van der Linden & Prabhu P. Mohapatra (eds.), *Labour Matters Towards Global Histories*, New Delhi, Tulika Books, 2009, pp. 152-171.
 3. Carolina Maria de Jesus, *Child of the Dark. Le journal de Carolina Maria de Jesus*, (traduction de David St. Clair), New York, Dutton, 1962.
 Esteban Montejo, *The Autobiography of a Runaway Slave*, (Miguel Barnet, ed.), (traduction de Jocasta Innes), London, Sydney Bodley Head, 1966.
 Carolina Maria de Jesus, *Le dépôt* (préface d'Audálio Dantas, traduction de Violante Do Canto), Paris, Stock, 1962.
 Miguel Barnet, *Esclave à Cuba. Biographie d'un "cimarron" du colonialisme à l'indépendance* (traduction de Claude Couffon), Paris, Gallimard, 1967.
 L'esclavage a été aboli au Brésil en 1888 et à Cuba en 1886. Les éditions mentionnées ici sont les premières éditions en anglais et en français qui ont été suivies de plusieurs autres ultérieurement. Carolina Maria de Jesus (1914-1977) est morte dans la pauvreté, alors qu'Esteban Montejo (1860-1973) a vécu les dix dernières années de sa vie dans une résidence pour personnes âgées à La Havane.

début de l'âge moderne, pour regrouper des contextes géo-historiques que l'analyse intellectuelle sépare normalement. Il cite l'exemple du mot sanskrit *dasa*, liant de manière exemplaire « l'exercice de domination » par les Portugais, qui le traduisaient systématiquement par « esclave », bien que, dans son acception initiale, *dasa* désigne une condition de travail tout à fait différente.

« Si l'on considère une dizaine de langues asiatiques et sud-américaines, représentées dans des textes lexicographiques bilingues partant du portugais, nous constatons qu'*escravidão* (l'idée, le mot et ses adjectifs) apparaît systématiquement dans toutes ces langues. Les équivalents du mot esclavage (noms et adjectifs ayant la même racine) ont été trouvés dans toutes les langues de ces dictionnaires. Qu'en déduire ? Un chercheur inattentif – et, malheureusement, de nombreux historiens ont précisément propagé cette vue des choses – en déduirait que cela signifie que l'esclavage est/a été une pratique universelle. Toutefois, quand nous examinons cette pratique en termes historiques, en l'étudiant à la lumière des mécanismes de l'évolution sémantique, de l'imposition symbolique et des débats épistémologiques intervenus au Portugal et dans ses colonies et possessions territoriales, nous constatons que ce qui s'est produit, c'est un puissant mouvement vers l'universalisation d'une perception ayant imposé – et imposant – une certaine compréhension du mot *escravidão*. Une situation analogue s'est produite pour tous les concepts clés du monde occidental de tradition latine »⁴.

Les études culturelles d'Amérique latine partent souvent de la thèse que, depuis le XVI^e siècle, l'expansion européenne a conféré une dimension raciale au travail forcé. Le sociologue péruvien Aníbal Quijano définit cette dimension raciale comme une « colonialité de pouvoir », une catégorie mentale liée à la modernité.

« À partir du XVI^e siècle, ce principe racial s'est avéré être l'instrument le plus efficace et le plus durable de la domination sociale universelle, puisque le principe beaucoup plus ancien – de domination sexiste et intersexuelle – était fondé sur des classifications raciales d'infériorité-supériorité. Ainsi les peuples conquis et dominés étaient-ils placés dans une position naturelle d'infériorité, tout comme leurs caractéristiques phénotypiques et culturelles étaient également considérées inférieures. C'est ainsi que la race est devenue le critère fondamental de répartition de la population mondiale en supériorités, en places et en rôles dans la nouvelle structure de pouvoir de la société »⁵.

-
4. Claudio Costa Pinheiro, "Beyond Boundaries: Slavery, Unfree Labour and the Subsumption of Multiple Social and Labour Identities in India," in Marcel van der Linden & Prabhu P. Mohapatra (eds.), *Labour Matters...*, op. cit., p. 187.
 5. Aníbal Quijano, "Coloniality of Power, Eurocentrism, and Social Classification," in Mabel Moraña, Enrique Dussel & Carlos A. Jáuregui (eds.), *Coloniality at Large. Latin America and the Postcolonial Debate*, Durham, Duke UP, 2008, pp. 183.

Les éditeurs de *Coloniality at Large* (2008) insistent sur ce mécanisme dans les relations de pouvoir culturelles en Amérique latine et indiquent qu'ils ont leur propre réponse au débat postcolonial car, bien que la plupart de leurs pays aient été indépendants depuis le début du XIX^e siècle, selon eux cette dimension raciale est encore perçue comme un problème de la division du travail dans la société contemporaine.

Néanmoins, le concept de la *colonialité* joue un rôle très mineur, surtout dans l'historiographie du travail plus récente en Amérique latine. Les débats les plus vifs dans ce domaine se déroulent actuellement parmi les historiens sociaux brésiliens, qui ont transcendé avec succès la barrière érigée entre les histoires de l'esclavage et du travail⁶. Des historiens du travail concentrés sur d'autres régions du monde ont commencé peu à peu à prendre en considération cette nouvelle approche. L'historiographie du travail en Afrique a été concentrée depuis longtemps à peu près exclusivement sur le petit groupe des mineurs, des dockers, des ouvriers d'usine et des cheminots, donc sur des travailleurs rémunérés, qui ne représentaient qu'un très faible pourcentage de l'ensemble des travailleurs. Ce n'est qu'à une époque récente que les historiens ont enfin accepté de :

« reconnaître les domaines des activités productives qui n'ont pas imprimé de marques fermes dans les archives coloniales et postcoloniales, pour identifier une structure et une histoire, là où d'autres historiens ne perçoivent que « l'informalité », et pour tenir compte de la manière dont les personnes gagnent leur vie dans les marges, dans des circonstances qui sont à la fois précaires et imprévisibles. C'est l'histoire de ces formes diverses de travail qui restent en très grande partie non documentées ni écrites, alors qu'elles reflètent pourtant l'histoire de la majorité de la population du continent »⁷.

Cette faiblesse relevée dans la collecte des sources et des traces à partir desquelles on écrit l'histoire explique en partie pourquoi le travail occupe une place congrue dans l'historiographie. En Afrique francophone, la première publication fondatrice des travaux sur le travail est l'œuvre de Présence africaine, qui a consacré en 1952 un numéro spécial de sa revue au travail en Afrique noire⁸. Le fait remarquable est que ce numéro spécial sur *le travail noir* a été initié par Alioune Diop, un littéraire préoccupé par l'évolution du continent dans ses rapports avec la métropole. Il a confié la coordination de cette publication à un sociologue du travail, Pierre

6. Concernant cette nouvelle approche, voir Henrique Espada Lima, "Freedom, Precariousness, and the Law: Freed Persons Contracting out Their Labour in Ninetenth Century Brazil", *International Review of Social History* 55, 2 (2009), pp. 391-416.

7. Emily Lynn Osborn, 2013, "Work and Migration," in John Parker & Richard Reid (eds.), *The Oxford Handbook of Modern African History*, New York, Oxford University Press, p. 203.

8. *Le travail en Afrique noire*, 1952, N° spécial *Présence africaine*, 13, Paris, Présence africaine, 427 p.

Naville, qui a fait appel à une pléiade de spécialistes en sciences sociales (sociologues, anthropologues, géographes, médecins, juristes, administrateurs coloniaux, etc.) pour éclairer la question du travail, que Frederick Cooper considère à juste titre comme « l'élément central depuis cinq siècles dans la relation entre les Européens et les Africains »⁹. En effet, comment oublier que, dès le début de la connexion capitaliste des continents, la grande préoccupation de l'Europe a été la mobilisation par voie d'une déportation de la force de travail des Africains, que René Depestre décrit sous le titre de « minerais noirs », par analogie, voire par allégorie, aux minerais d'or et de cuivre du Chili et du Pérou ? Ainsi, la tension dans ce couple Europe/Afrique détermine le sens du basculement.

La parution de cette publication sur le travail en Afrique noire s'est inscrite dans le contexte des relations difficiles entre la France et ses colonies qui, à travers les syndicats et les mouvements sociaux appuyés par les parlementaires africains, imposent, par des grèves successives menées depuis juillet 1952, le vote du code du travail d'Outre-mer, intervenu le 23 novembre 1952. La France est ainsi contrainte à faire une telle concession, du fait aussi que les syndicats métropolitains appuient la revendication de ses alliés coloniaux.

Force est de relever qu'au moment du vote de la loi portant code du travail, l'administration française était sur la défensive. L'aveu est fait bien plus tard par un haut responsable du gouvernement fédéral de l'AOF qui, en 1955, écrit dans un mémorandum portant sur le problème de la fonction publique en AOF :

« Depuis quatre ans, les pouvoirs publics sont toujours pris de court par les mouvements revendicatifs. Dans la course engagée entre les revendications et les réformes, l'autorité est jusqu'ici perdante. En AOF, la démocratie est encore trop neuve pour que les conquêtes sociales ne soient pas des défaites de l'administration française »¹⁰.

La reprise de l'initiative par les pouvoirs publics s'est traduite par la loi-cadre du 30 juin 1956 qui induit des réformes importantes réduisant la portée des actions revendicatives des syndicats : la balkanisation des ensembles fédéraux de l'AOF et de l'AEF, privant les centrales d'un cadre large d'intervention, le décrochage des salariés de la fonction publique métropolitaine et la participation des leaders syndicaux dans les gouvernements d'autonomie interne. La perte de terrain des mouvements sociaux et des syndicats se ressent au plan des études sur le travail devenu de moins en moins présent dans l'agenda des chercheurs. Les historiens

9. Frederick Cooper, 1987, *On the African Waterfront – Urban Disorder and the Transformation of Work in Colonial Mombassa*, New Haven and London, Yale University Press, p. 1.

10. Archives nationales du Sénégal (ANS) 18G268 (165), Réforme de la Fonction publique 1955-1956, Note sur la territorialisation de la Fonction publique, p. 2.

s'inscrivent plutôt dans l'ère des courants nationalistes pour situer dans cette dynamique les rôles joués par les syndicats et les mouvements sociaux ¹¹.

L'esprit de la publication en 1952 du numéro spécial de la revue *Présence africaine* est revivifié à travers deux initiatives nées hors de l'Afrique. La première est marquée de l'empreinte de Jean Copans, sociologue et anthropologue du travail à l'université de Picardie à Amiens (France), avec la mise sur pied en 1983 par l'organisme français de recherche, l'ORSTOM, d'une unité de recherche consacrée à la question du travail et des travailleurs dans l'industrie des pays du Tiers-monde. Ce laboratoire de recherche publie en 1987 un ouvrage collectif sous le titre *Classes ouvrières d'Afrique* ¹² qui a tenté de documenter la manière dont les classes ouvrières ont fortement marqué le cours de l'histoire en Afrique. Les contributions proviennent certes, en très grande majorité, d'anthropologues, de sociologues, de géographes, mais on y trouve l'article « Luites sociales comparées en Afrique britannique et française : 1935 à 1955 », de l'historien Frederick Cooper qui y développe le noyau de sa réflexion sur les rapports de pouvoir, d'influence et de luites marquant, dans le contexte de la décolonisation en Afrique, les relations entre les métropoles britannique et française, les administrations locales, les syndicats et les partis politiques ¹³.

La deuxième initiative de repositionnement de la question du travail en Afrique a été le produit d'une collaboration interuniversitaire française et allemande, initiée par l'anthropologue du travail Gerd Spittler, de l'Université de Bayreuth en Allemagne. Cette recherche, menée en partenariat avec les historiennes Hélène d'Almeida-Topor et Monique Lakroum, a abouti à la publication en 2004 d'un ouvrage collectif dont le titre rappelle celui de la revue *Présence africaine* : *Le travail en Afrique noire - Représentations et pratiques à l'époque contemporaine* ¹⁴. Les historiens du travail sont bien présents dans cette dernière publication qui ambitionne explicitement de renouveler la réflexion amorcée en 1952 par *Présence*

-
11. Me Nang, Clotaire Messi, 2006, « Quelques remarques sur l'historiographie du travail en Afrique de langue française, 1960- 2006 », in *Études africaines / État des lieux et des savoirs en France*, Première Rencontre du Réseau des études africaines en France, 29-30 novembre et 1^{er} décembre 2006, Paris, Intervention à l'atelier Histoire et anthropologie du travail en Afrique. Inédit, p. 1.
 12. Michel Agier, Jean Copans, Alain Morice (éds.), 1987, *Classes ouvrières d'Afrique*, Paris, Karthala & ORSTOM, 293 p.
 13. Frederick Cooper, 2004, *Décolonisation et travail en Afrique : l'Afrique britannique et française 1930-1960*, Paris-Amsterdam, Karthala & SEPHIS, 430 pages
 14. Hélène d'Almeida-Topor, Monique Lakroum, Gerd Spittler (éds.), 2004, *Le travail en Afrique noire - Représentations et pratiques à l'époque contemporaine*, Paris, Karthala & IFRA.

africaine. Cependant, la tonalité dominante des contributions de l'ouvrage reste celle imprimée par les anthropologues, les sociologues et les littéraires.

Il est remarquable que les historiens du travail aient si peu contribué à établir ce panorama d'efforts dans les pays d'Afrique de l'Ouest francophone à la recherche globale sur les questions liées au travail en Afrique pendant la période allant de 1952 à 2004.

Par conséquent, la conceptualisation du travail, activité fondatrice de l'identité de l'homme, s'impose comme une préoccupation théorique majeure. Cet intérêt commun justifie la collaboration des chercheurs avertis de la complexité du travail et de la nécessaire prise en compte des contextes culturels dans lesquels les communautés créent, à travers l'activité humaine, les produits matériels et immatériels qui leur permettent d'assurer la survie, voire la reproduction.

C'est la prise de conscience de l'importance de regards croisés sur le travail qui a stimulé la collaboration entre spécialistes des études culturelles, littéraires et historiques pour éclairer les enjeux suscités par une tendance davantage marquée par la mondialisation.

Si les aspects culturels du travail sont plus systématiquement représentés dans cette nouvelle approche, celle-ci ne comporte, en revanche, guère de dialogue substantiel entre les études culturelles, la littérature et l'histoire dans les études menées dans le domaine du travail. C'est le projet de cet ouvrage, issu des présentations et des discussions lors du symposium sur les « Changements dans les modèles culturels du travail en Afrique : une approche comparative », tenu à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar, du 5 au 7 décembre 2011, et tente d'engager une conversation longtemps attendue et nécessaire. L'Afrique y fait l'objet d'une attention particulière et, plus spécifiquement – bien que non exclusivement –, le Sénégal. Des contributions d'autres parties du monde, notamment de l'Amérique latine, sont aussi présentées et débattues dans ce volume.

Les contributions ont été structurées en cinq sections révélatrices de la diversité des questions abordées. La première section est consacrée aux relations entre « L'Afrique et le travail ». Andreas Eckert commence par brosser l'histoire du travail africain dans le domaine plus large de l'histoire mondiale du travail. Il démontre qu'il serait extrêmement erroné de faire une recherche sur une « culture africaine du travail ». Il souligne plutôt l'importance d'examiner le cas de l'Afrique au-delà des relations à la fois locales et régionales et de situer ces relations dans des espaces plus larges. À cet égard, il est particulièrement pertinent que le spécialiste sénégalais de la littérature allemande, Maguèye Kassé, apporte des compléments sur ce point. Il décrit le manque de connaissances sur l'Afrique dans les débats de l'Europe des lumières, ainsi que le fait que les historiens du travail du XIX^e siècle ne se sont pas penchés sur le travail non

rémunéré. Pourtant, l'importance de cet essai réside dans son argument central, selon lequel, au moment de l'indépendance, des auteurs comme Amadou Hampâté Bâ et Ousmane Sembène ont abordé de préférence le rôle du travail dans leurs romans. Ce choix était une indication de la place du travail dans le devenir des sociétés africaines. Rachel Petrocelli explique, dans son essai sur le Dakar colonial, comment les Africains pouvaient gagner de l'argent dans cette ville en dehors des activités agricoles. Elle révèle les détours dans la circulation de l'argent et du crédit permettant aux hommes et aux femmes de gagner leur vie malgré les restrictions imposées par l'administration française.

La section suivante est consacrée aux « industries agricoles ». Sven Beckert y montre comment la transformation de la production cotonnière au niveau mondial provoque toujours des transformations de l'environnement du travail. Il suit la transition du travail d'esclave à celui de coolie, les deux formes étant soumises à des barrières raciales et donnant lieu à des migrations intercontinentales. Les trois essais suivants traitent de situations locales différentes. Jean Patrick Heiss décrit le cycle de vie des cultivateurs dans le village haussa de Kimoram, au Niger. Ces cultivateurs deviennent des migrants temporaires parce que, pendant la saison sèche, ils se rendent dans les villes du Nigeria où ils vendent du thé et reviennent ensuite dans leur village pour préparer la récolte suivante. Valy Faye et Alfred Ndiaye réfléchissent sur l'évolution des formes de production agricole au Sénégal et les représentations liées au travail. Dans le sillage de la réflexion initiée par Magueye Kassé dans ce volume, Alfred Ndiaye s'interroge sur le rapport au travail dans les groupes ethniques et culturels, les changements notés dans l'évolution des formes de travail et leur impact sur les rapports sociaux dans la société sénégalaise. Pour sa part, Valy Faye montre comment s'opèrent la mobilité professionnelle et la reconversion du paysan sénégalais. Avec la crise de l'agriculture et la détérioration de ses revenus, les paysans s'engagent d'abord dans une migration économique de saison sèche, puis dans une migration internationale à la fois africaine et européenne.

Les deux premiers essais de la troisième section cherchent à déterminer dans quelle mesure le travail forcé et l'invisibilité de la main-d'œuvre constituent des points utiles pour analyser l'histoire du travail au Chili, au Brésil, et au Pérou. Celia Cussen soutient l'argument selon lequel, à la fin du XVIII^e siècle, les esclaves domestiques représentaient la force de travail la plus appréciée dans le Santiago colonial. Cette position respectueuse était néanmoins due au fait que les esclaves d'ascendance africaine étaient plus fiables pour les propriétaires que les travailleurs autochtones indigènes, confortés par leur appartenance à des communautés propriétaires de terres. Le résultat de cette position honorable, mais invisible, a été que les contributions des esclaves ont été effacées des histoires nationales du Chili

au XIX^e siècle. C'est fort récemment que la recherche a commencé à combler ce vide dans l'historiographie chilienne. Au Brésil, contrairement au Chili, l'esclavage est l'un des sujets les plus importants de la recherche historique contemporaine. Ana Pizarro emprunte pourtant une approche différente. Elle se concentre sur le travail forcé dans la production de caoutchouc en Amazonie et fait observer la différence des descriptions entre les histoires orales (récits) et la fiction écrite (histoire). Elle souligne que même un écrivain aussi prestigieux que Mario Vargas Llosa, lauréat du Prix Nobel de littérature en 2011, n'accorde presque aucune « visibilité » à ces travailleurs forcés dans sa description du Pérou et du Brésil, appliquant ainsi les mêmes catégories stéréotypées que « l'histoire » coloniale. Patrick Harries souligne pour sa part que, après la fin de l'esclavage en Afrique du Sud, le travail sans liberté s'est poursuivi. Selon lui, il n'y a eu que de rares tentatives pour mettre publiquement le problème du travail non rémunéré à l'ordre du jour. Au Sénégal, les Français ont inventé une autre alternative pour obtenir du travail à bas prix. Ainsi Abdoul Sow analyse l'idéologie coloniale de l'« indigénisme » qui a facilité l'introduction du travail forcé.

La quatrième section discute de questions concernant les organisations, la manière d'écrire leur histoire, la résistance et la créativité, ainsi que leurs relations avec le travail. Barzman et Crochemore présentent le développement des fédérations de travailleurs du transport dans toute l'Afrique au XX^e siècle. Ils abordent l'étude des formes et des changements du travail en Afrique à travers la Fédération internationale des travailleurs des transports (ITF). C'est là une filière du travail très peu étudiée dans l'historiographie du mouvement syndical. Bill Freund examine le statut de l'histoire du travail en Afrique du Sud. Il analyse le renversement de ce statut intervenu dans les études sur l'histoire du travail en Afrique du Sud depuis la fin de l'apartheid en 1994. Avec l'avènement au pouvoir de l'African National Congress (ANC), un intérêt plus marqué a été accordé aux études sur l'histoire du travail, tant chez les étudiants qu'au niveau de la société. Julia Seibert insiste sur les détails d'un événement spécifique dans l'histoire du travail au Katanga en décrivant avec minutie une grande grève dans l'industrie minière belge en 1941. Enfin, Yousoupha Guissé explique comment les industries artisanales au Sénégal ont trouvé de nouvelles expressions, en s'inspirant de leur longue tradition d'artisanat textile et métallique et en parvenant à modifier leurs modes de production en réponse à l'expansion du marché durant la dernière décennie du XX^e siècle.

En dernière instance, les essais de la cinquième section se concentrent sur les attentes des jeunes, en Afrique et au-delà. Omar Gueye rappelle le rôle de Léopold Sédar Senghor, dont le nom est essentiellement associé à la poésie de la négritude dans les études littéraires. Mais ici, Gueye le pré-

sente, dans le contexte de Mai 68 à Dakar, comme un homme d'État confronté à l'évolution des demandes de la jeunesse étudiante africaine de l'université de Dakar. Ces attentes des jeunes font aussi l'objet des deux derniers essais. Chikouna Cissé décrit la vie d'Ivoiriens à Paris, à partir de données statistiques et d'entretiens personnels. Susanne Gehrman montre, dans une mise en relation fort instructive, les continuités et les ruptures dans la représentation du travail chez les émigrés, à travers les personnages du roman d'Ousmane Sembène, *Le Docker noir*, et ceux des œuvres littéraires de Fatou Diome, notamment de son roman « *L'Exilée lettrée* ¹⁵ » où elle décrit ses efforts déployés pour conserver une relation avec sa famille restée au pays. Gehrman révèle, à travers la littérature, la permanence des attitudes discriminatoires dont les travailleurs immigrés restent victimes dans la France contemporaine.

En conclusion, Marcel van der Linden reprend certaines observations sur l'histoire globale, formulées lors du symposium de Dakar, en faisant observer que, dans certains cas, la fiction peut être plus pertinente à cet égard que la recherche académique. Nous avons soutenu que, pour comprendre les dimensions culturelles du travail à différentes périodes et dans différentes régions, la recherche sur la conceptualisation du travail en tant que métaphore fondamentale devrait recevoir à l'avenir une attention plus grande dans les études culturelles.

Bibliographie

- Agier Michel, Copans Jean, Morice Alain (éds.), 1987, *Classes ouvrières d'Afrique*, Paris, Karthala & ORSTOM, 293 p.
- Almeida-Topor Hélène d', Lakroum Monique, Spittler Gerd (éds.), 2004, *Le travail en Afrique noire – Représentations et pratiques à l'époque contemporaine*, Paris, Karthala & IFRA.
- Barnet Miguel, 1967, *Esclave à Cuba, biographie d'un "cimarron" du colonialisme à l'indépendance*, traduction Claude Couffon, Paris, Gallimard.
- Behal Rana, Mah Alice, Fall Babacar (eds.), 2011, *Rethinking Work. Global Historical and Sociological Perspectives*, New Delhi, Tulika Books.
- Cooper Frederick, 1987, *On the African Waterfront – Urban Disorder and the Transformation of Work in Colonial Mombassa*, New Haven and London, Yale University Press.
- 2004, *Décolonisation et travail en Afrique : l'Afrique britannique et française 1930-1960*, Paris-Amsterdam, Karthala & SEPHIS, 430 p.
- Diome Fatou, 2003, *Le ventre de l'Atlantique*, Paris, Éditions Anne Carrière. (2006, *The Belly of the Atlantic*, (translation Lule Norman & Ros Schwarz), London, Serpent's Tail.

15. Désignation empruntée à Xavier Garnier dans « L'exil lettré de Fatou Diome », *Notre Librairie*, 155-156, 2004, pp. 30-35.

- Garnier Xavier, 2004, « L'exil lettré de Fatou Diome », *Notre Librairie*, 155-156, pp. 30-35.
- Jesus Carolina Maria de, 1962, *Child of the Dark. Le journal de Carolina Maria de Jesus*, (traduction de David St. Clair), New York, Dutton.
- Jesus Carolina Maria de, 1962, *Le dépotoir*, préface d'Audálio Dantas, trad. de Violante Do Canto, Paris, Stock.
- Kesteloot Lilyan, 1989, *Du Tieddo au Talibé : contes et mythes wolof*, Paris, Présence africaine.
- 2009, *Les épées d'Afrique noire*, Paris, Karthala.
- Lima Henrique Espada, 2009, "Freedom, Precariousness, and the Law: Freed Persons Contracting out Their Labour in Nineteenth Century Brazil," *International Review of Social History* 55, 2, pp. 391-416.
- Montejo Esteban, 1966, *The Autobiography of a Runaway Slave*, (Miguel Barnet, ed.), (translation Jocasta Innes), London, Sydney Bodley Head.
- Narendra Jadhav, 2003, *Outcast: A Memoir*, New Delhi, Viking.
- Naville Pierre (éd.), 1952, *Le travail en Afrique noire*, N° spécial *Présence Africaine*, 13, Paris, Présence africaine, 427 p.
- Osborn Emily Lynn, 2013, "Work and Migration," in John Parker & Richard Reid (eds.), *The Oxford Handbook of Modern African History*, New York, Oxford University Press, pp. 189-207.
- Pinheiro Claudio Costa, 2009, "Beyond Boundaries: Slavery, Unfree Labour and the Subsumption of Multiple Social and Labour Identities in India," in Marcel van der Linden & Prabhu P. Mohapatra (eds.), *Labour Matters Towards Global Histories*, New Delhi, Tulika Books, pp. 187.
- Quijano Aníbal, 2008, "Coloniality of Power, Eurocentrism, and Social Classification," in Mabel Moraña, Enrique Dussel & Carlos A. Jáuregui (eds.), *Coloniality at Large. Latin America and the Postcolonial Debate*, Durham, Duke University Press.
- Upadhyay Shashi B., 2009, "Dalits and the Ideology of Work in India," in Marcel van der Linden & Prabhu P. Mohapatra (eds.), *Labour Matters Towards Global Histories*, New Delhi, Tulika Books, pp. 152-171.
- 2011, "Work and Untouchability: Experiences of Work in Dalit Autobiographies," in Rana Behal, Alice Mah & Babacar Fall (eds.), *Rethinking Work. Global Historical and Sociological Perspectives*, New Delhi, Tulika Books, pp. 23-38.
- Vargas Llosa Mario, 2010, *El sueño del celto*, Madrid, Alfaguara.
- , 2012, *The Dream of the Celt*, (translation Edith Grossmann), London, Faber & Faber.

Remerciements

Les éditeurs scientifiques de cet ouvrage tiennent à remercier chaleureusement l'*Institut für Afrika- und Asienwissenschaften* de l'Université Humboldt, la Fondation allemande de recherche (DFG), l'Institut international d'histoire sociale à Amsterdam, l'Ambassade de la République fédérale de l'Allemagne à Dakar, le Gouvernement du Sénégal à travers le ministère du Travail, de l'Emploi et des Relations professionnelles et celui de la Culture, le Rectorat et la Faculté des sciences et technologies de l'éducation et de la formation (FASTEF) de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar, pour leur support financier et logistique.

Leurs remerciements s'adressent également aux évaluateurs anonymes, aux membres du Comité scientifique du colloque ainsi qu'à M. Serigne Ndiaye qui nous a généreusement proposé plusieurs de ses œuvres, dont celle qu'il nous a autorisé à reproduire sur la couverture du présent ouvrage.

Les éditeurs expriment leur gratitude au Dr. Felicitas Hentschke, coordonnatrice des programmes de re:work pour le suivi du colloque de Dakar et la préparation de cette publication. Enfin, ils ont une grande dette de reconnaissance à Charles Becker, pour avoir assuré, avec une grande patience, les difficiles tâches de correction, de relecture et de mise au point de ce livre.

Acknowledgements

The scientific publishers of this book would like to sincerely thank the *Institut für Afrika- und Asienwissenschaften* of the Humboldt University, the German Research Foundation (DFG), the International Institute of Social History in Amsterdam, the Embassy of the Federal Republic of Germany in Dakar, the Government of Senegal through the Ministry of Labour, Employment and Labour Relations and the Ministry of Culture, the Office of the Chancellor and the Faculty of Educational Science and Technology (FASTEF) at University Cheikh Anta Diop of Dakar for their financial and logistical support.

They would also like to extend their gratitude to anonymous reviewers, members of the Conference Scientific Committee and to Mr. Serigne Ndiaye for generously proposing several of his works, one of which he has authorized for reproduction on the cover of this publication.

The publishers would also like to express gratitude to Dr. Felicitas Hentschke, Programme Manager at re:work for her supervision of the Dakar Conference and preparation of this publication. Finally, they are deeply indebted to Charles Becker for taking up, with great patience, the difficult tasks of correcting, proofreading and finalizing this publication.

Introduction

Cultural Perspectives on Global Labour History

*Babacar Fall, Ineke Phaf-Rheinberger
& Andreas Eckert*

This book is the fruit of a collaborative effort between a Senegalese labour historian at Cheikh Anta Diop University in Dakar, a Dutch literary critic of Latin American, Caribbean and African literature based in Berlin and an historian of Africa and Director of the *work* International Research Centre at Humboldt University in Berlin. This Centre devotes its research to world labour history and does not limit the concept of work to paid work alone but it also pays particular attention to unpaid work. This Centre was the fertile ground for meetings of the publishers of this book. These meetings, which were initiated in the fall of 2009, took the form of seminars and workshops that brought together researchers from several continents.

Some of the papers presented in this workshop were later published in *Rethinking Work. Global Historical and Sociological Perspectives*.¹ In this volume, the contribution by Shashi B. Upadhyay on “Work and Untouchability: Experiences of Work in Dalit Autobiographies” is particularly interesting from a literary perspective. The author discusses the emergence of autobiographical literature in India, written by the most marginalised people – the untouchables – and links these writings to their specific work duties:

“Dalit writers have never hidden the positioned nature of their writings. In fact, the process of the positioning itself reveals the nature of their experiences as labourers, as untouchables and as organic intellectuals.

1. Rana Behal, Alice Mah, & Babacar Fall (eds.), *Rethinking Work. Global Historical and Sociological Perspectives*, New Delhi, Tulika Books, 2011.

These autobiographies, therefore, reveal various levels of reactions and responses on the part of these ex-labourers: as social inferiors and economic dependants, as those involved in instinctual and primary rebellion against unjust practices and exploitation, and, finally, as activists and intellectuals.”²

These life stories, written since the 1990s, are quite prominent in India and strongly echo a trend apparent in Latin America in the 1960s, when Carolina Maria de Jesus and Miguel Barnet published contemporary life stories of people of African descent in Brazil and Cuba respectively. These texts broke down long-existing barriers and made it possible to look at people whose slave pasts marginalised them in daily life. In her diary *Quarto do despejo* (1960), Carolina described daily occupations in the slums of São Paulo, whereas the ethnologist Barnet converted his interviews with Esteban Montejo – a former slave and freedom fighter against colonialism – into the novel *El Cimarrón* (1966). These books became international bestsellers and were immediately translated into English and French, among many other languages.³ It is not our aim to repeat the controversial discussions about the importance of these texts as historical documents or as a literary genre or to discuss their historical accuracy and their aesthetic quality. For our purpose, it is important to note that they focus on precarious working conditions of people of slave descent in post-slavery societies.

In Brazil and Cuba, as well as all over the Americas, slave labour is indissolubly associated with African descent. For a long time, little or no attention was paid to the diversity of slave *work* in different regions. This has been a general tendency since the emergence of the concept of the slave. The Brazilian historian Claudio Costa Pinheiro points to the important act of naming at the beginning of the early modern age in order to

-
2. Shashi B. Upadhyay, “Work and Untouchability: Experiences of Work in Dalit Autobiographies,” *ibid.*, p. 24. See also his “Dalits and the Ideology of Work in India,” in Marcel van der Linden & Prabhu P. Mohapatra (eds.), *Labour Matters Towards Global Histories*, New Delhi, Tulika Books, 2009, pp. 152-171.
 3. Carolina Maria de Jesus, *Child of the Dark. The Diary of Carolina Maria de Jesus*, (translation David St. Clair), New York, Dutton, 1962.
 Esteban Montejo: *The Autobiography of a Runaway Slave*, (Miguel Barnet, ed.), (traduction de Jocasta Innes), Londres, Sydney Bodley Head, 1966.
 Carolina Maria de Jesús, *Le dépotoir* (préface d’Audálio Dantas, traduction de Violante Do Canto), Paris, Stock, 1962.
 Miguel Barnet, *Esclave à Cuba. Biographie d’un “cimarron” du colonialisme à l’indépendance* (traduction de Claude Couffon), Paris, Gallimard, 1967.
 Slavery was abolished in Brazil in 1888 and in Cuba in 1886. The editions mentioned here are the first editions into English and French, which were followed by several others afterwards. Carolina Maria de Jesus (1914-1977) died in poverty, whereas Esteban Montejo (1860-1973) lived the last decade of his life in a residence for senior citizens in Havana.

show connections in different historical contexts that are normally set apart by scholarly analysis. He gives the example of the Sanskrit word *dasa*, in an exemplary way linked to the “exercise of domination” by the Portuguese, who translated it consistently with “slave”, although *dasa* in its original meaning signifies a very different working status:

“Looking at approximately ten distinct Asian and some South American languages represented in bilingual lexicographic texts based on Portuguese, we find that *escravidão* (the idea, the word and its adjectives) inexorably appears in all the languages. Equivalents for slavery (nouns and adjectives with the same root) were found in all the languages dealt with by these dictionaries. What does this mean? A careless investigator – and, unfortunately, many historians have propagated precisely this view of things – would deduce that it means that slavery is/was a universal practice. However, when we consider this practice in historical terms, perceiving it in light of the mechanisms of semantic shift, symbolic imposition and the epistemological debates which took place in Portugal and its colonies and territorial possessions, we see that what took place was a forcible movement towards the universalization of a perception which imposed – and imposes – a certain understanding of *escravidão*. This situation has occurred in an analogous form for all the key concepts of the Western world in the Latin tradition.”⁴

Cultural studies of Latin America often depart from the thesis that, since the sixteenth century, the European expansion conferred a racial dimension to the forced work of Africans and of indigenous people. The Peruvian sociologist Aníbal Quijano characterizes this racial dimension as “coloniality of power,” as a mental category akin to modernity:

“From the sixteenth century on, this racial principle has proven to be the most effective and long-lasting instrument of universal social domination, since the much older principle – gender or intersexual domination – was encroached on by inferior-superior racial classifications. So the conquered and dominated peoples were situated in a natural position of inferiority, and as a result, their phenotypic traits as well as their cultural features were likewise considered inferior. In this way, race became the fundamental criterion for the distribution of the world population into ranks, places, and roles in the new society’s structure of power.”⁵

-
4. Claudio Costa Pinheiro, “Beyond Boundaries: Slavery, Unfree Labour and the Subsumption of Multiple Social and Labour Identities in India,” in Marcel van der Linden & Prabhu P. Mohapatra (eds.), *Labour Matters...*, *op. cit.*, p. 187.
 5. Aníbal Quijano, “Coloniality of Power, Eurocentrism, and Social Classification,” in Mabel Moraña, Enrique Dussel & Carlos A. Jáuregui (eds.), *Coloniality at Large. Latin America and the Postcolonial Debate*, Durham, Duke University Press, 2008, pp. 181-224. Quotation p. 183.

The editors of *Coloniality at Large* emphasize this mechanism in cultural power relations in Latin America and indicate that they have their own take on the postcolonial debate. Although most of Latin America became independent at the beginning of the nineteenth century, this racial dimension, they argue, is still perceived as a problem shaping the divisions of labour in contemporary societies.

However, the concept of *coloniality* plays a very minor role in most of the more recent labour historiography of Latin America. The most vibrant debates here currently take place among Brazilian social historians, who successfully transcended the sub-disciplinary fence erected between the histories of slavery and labour.⁶ Labour historians working on other regions of the world slowly began to take this new approach into account. The historiography of African labour for a long time focused more or less exclusively on the small group of miners, dockworkers, factory workers, and railway men, thus on wage labourers, who made up a very small percentage of the overall working population. Only recently did scholars begin to

“recognize realms of productive activities that have not necessarily made a firm imprint on the colonial and postcolonial archives, to identify structure and history where others see only “informality”, and to pay heed to the ways in which people make their living on the margins, in circumstances that are at once precarious and unpredictable. It is the history of these various forms of work which has been largely undocumented and unwritten but which is, nonetheless, reflective of large parts of the population of the continent.”⁷

This weakness identified in the sources and traces where historical records are collected, partly explains the reason why labour occupies a small portion of historiography. In francophone Africa, the first publication, the seminal work concerning labour, was by *Présence africaine*, the venerable Africanist publication, which in 1952 devoted a special issue to a review of labour in Black Africa.⁸ Interestingly, the journal’s special issue was initiated by Alioune Diop, a literary scholar concerned with the evolution of Africa’s relations with the mother country. He entrusted the coordination of this publication to a sociologist of labour, Pierre Naville, who appealed to a phalanx of specialists in social science (sociologists,

6. For these new approaches, see for instance, Henrique Espada Lima, “Freedom, Precariousness, and the Law: Freed Persons Contracting out Their Labour in Nineteenth Century Brazil”, *International Review of Social History* 55, 2 (2009), pp. 391-416.

7. Emily Lynn Osborn, “Work and Migration,” in John Parker & Richard Reid (eds.), *The Oxford Handbook of Modern African History*, New York, Oxford University Press, 2013, p. 203.

8. *Le travail en Afrique noire*, 1952, Special Issue, *Présence Africaine*, 13, Paris, *Présence africaine*, 427 p.

anthropologists, geographers, doctors, jurists, colonial administrators, etc.) to clarify the labour question that Frederick Cooper considers to have been “the central element for five centuries in relations between Europeans and Africans.”⁹ In fact, how can one forget that since the beginning of the capitalist connection between the continents, the major concern of Europe has been to mobilize African labour force by way of deportation described by René Depestre under the caption « black ore », by analogy or indeed by allegory, depicting the gold and copper minerals of Chile and Peru? Thus, tension in this Europe/Africa connection determines the tipping direction.

The release of this issue coincided with a period of difficult relations between France and its colonies. At that time, trade unions and other social movements, supported by African parliamentarians in France’s National Assembly, launched strikes beginning in July 1952. These enabled the representatives to succeed in getting the vote for the French overseas labour code in November 1952. Given this vote, France was forced to concede the fact that its own unions supported the demands of their colonial allies.

At the time of the vote on the labour code, France was on the defensive. This admission was made a few years later by a senior official of the federal government who wrote a 1955 memorandum on the problem of the public service in FWA:

“For four years government authority has been taken hostage by protest movements. In the race between demands and reform, the authorities have been losing so far. In FWA, democracy is still too new and victories for the unions are seen as defeats for the French government.”¹⁰

But the authorities recovered the initiative and designed the framework law of June 30, 1956, which introduced significant reforms reducing the scope of industrial action by the unions: the fragmentation of federal groups in French West Africa and French Equatorial Africa that reduced the ability of the unions to launch broad interventions, the removal of employees from the metropolitan public services and the involvement of union leaders in independent internal government. The defeats of social movements and trade unions are reflected in the decline of interest in labour studies. There were fewer studies on labour on the research agenda. Instead, historians highlighted nationalist movements and mentioned unions and social movements only for the role they played in those struggles.¹¹

9. Frederick Cooper, 1987, *On the African Waterfront – Urban Disorder and the Transformation of Work in Colonial Mombassa*, New Haven and London, Yale University Press, p. 1.

10. Archives nationales du Sénégal (ANS) 18G268 (165), Réforme de la Fonction publique 1955-1956, Note sur la territorialisation de la fonction publique, p. 2.

11. Me Nang, Clotaire Messi, 2006, « Quelques remarques sur l’historiographie du

Two initiatives revived the spirit of the 1952 special issue of *Présence africaine* devoted to work in Africa. After a thirty-year ebbing of labour studies, Jean Copans, a sociologist and anthropologist working at the University of Picardy in Amiens (France), re-energised the field with the establishment in 1983 of the French research institute of ORSTOM (Office de la Recherche scientifique et technique d’Outre-Mer) and a research unit devoted to the issue of work and workers in the industries of third-world countries. In 1987 this research laboratory published a collective work entitled *Classes ouvrières d’Afrique*, which sought to document how the working classes have strongly influenced the course of African history.¹² The majority of the contributions came from anthropologists, sociologists and geographers. But there is an article by the U.S. historian Frederick Cooper, “A Comparison of Social Struggle in British and French Africa, 1935-1955.” In this article, Cooper developed the core of his reflections on the relationship between power, influence, and the struggles that, in the context of Africa’s decolonization, dominated relations between metropolitan Britain and France and local administrations, trade unions and political parties.¹³

The second initiative to reposition the study of labour in Africa was the product of an inter-university collaboration initiated by the French and German anthropologist, Gerd Spittler of the University of Bayreuth, Germany. This research, conducted in collaboration with the historians Hélène d’Almeida-Topor and Monique Lakroum, led to the publication in 2004 of a collective work under a title reminiscent of the journal *Présence africaine*, «*Le travail en Afrique noire – Représentations et pratiques à l’époque contemporaine*».¹⁴ Labour historians are well represented in the latter publication, which explicitly aims to renew the reflection begun in 1952 by *Présence africaine*. Still, the dominant tone of the contributions remains that of anthropologists, sociologists and literary scholars.

It is remarkable that labour historians made such a conspicuously small contribution to establish this panorama of efforts across French-speaking West African countries for comprehensive research on labour issues in Africa during the period from 1952 to 2004.

travail en Afrique de langue française, 1960- 2006 », in *Études africaines / État des lieux et des savoirs en France*, Première Rencontre du Réseau des études africaines en France, 29-30 novembre et 1^{er} décembre 2006, Paris, Intervention à l’atelier Histoire et anthropologie du travail en Afrique. Inédit, p. 1.

12. Michel Agier, Jean Copans, Alain Morice (éds.), 1987, *Classes ouvrières d’Afrique*, Paris, Karthala & ORSTOM, 293 p.

13. Frederick Cooper, 2004, *Décolonisation et travail en Afrique : l’Afrique britannique et française 1930-1960*, Paris-Amsterdam, Karthala & SEPHIS, 430p.

14. Hélène d’Almeida-Topor, Monique Lakroum, Gerd Spittler (éds.), 2004, *Le travail en Afrique noire – Représentations et pratiques à l’époque contemporaine*, Paris, Karthala & IFRA.

Consequently, the conceptualisation of work, the founding activity of human's identity, is a major theoretical concern. This common interest justifies the collaboration among informed researchers about the complexity of labour and the critical need for cultural contexts to be taken into account to enable the communities, through human activity, to create tangible and intangible products to ensure their survival and indeed their reproduction.

It is the consciousness about the importance of diverse perspectives on labour which stimulated the collaboration among experts on cultural, literary and historical studies to shed light on the challenges arising from the trend increasingly characterised by globalisation.

While cultural aspects of work are more systematically reflected in this new approach, there is hardly any substantial dialogue between cultural studies, literature, and history in the field of labour studies. This book, which is based on the presentations and discussions at a colloquium on "Changes in the Cultural Patterns of Work in Africa. A Comparative Perspective", held at the University Cheikh Anta Diop in Dakar, 5-7 December 2011, makes an attempt to open up a much needed conversation. Its geographical focus lies on Africa and more specifically – but not exclusively – on Senegal. However, insights from other parts of the world, notably Latin America, are part of the issues presented and debated in the volume.

The contributions were structured into five sections showing the diversity of issues tackled. The first section is devoted to "Africa and Work". Andreas Eckert contextualizes African labour history in the wider field of global labour history and argues that it would be extremely misleading to search for something like an "African work culture". Instead, he stresses the importance of looking into the case of Africa beyond both locality and region and towards wider spatial relationships. In this respect, it is particularly relevant that the Senegalese specialist of German literature Maguèye Kassé discusses the lack of knowledge about Africa in European Enlightenment debates, as well as the fact that labour historians in the nineteenth century did not pay attention to work that was not paid. The importance of Kassé's essay, however, lies in his central argument that writers such as Hampâté Bâ and Ousmane Sembène strongly emphasised the role of work in their narratives. This choice was an indication of the role of labour in the future of African societies. Rachel Petrocelli explains in her essay on colonial Dakar, how Africans could earn money in this city besides agricultural activities. She reveals the system of monetary circulation and the offer of credit which made it possible for men and women to earn their living in spite of the restrictions imposed by the French colonial authorities.

The following section is devoted to "Agricultural Industries". Sven Beckert demonstrates that the transformation of cotton production on the global level constantly produced changes in the working environment. He

traces the transition from slave to coolie work, which are both bound to racial boundaries and intercontinental migrations. The next three essays deal with different local situations. Jan Patrick Heiss describes the life cycle of farmers in the Hausa Village of Kimoram in Niger. These farmers become temporary migrants because during the dry season they leave for cities in neighboring Nigeria, where they sell tea, and then return home to prepare the next harvest. In their chapters, Vale Faye and Alfred Ndiaye reflect on agricultural production in Senegal and labour-related representations. In the wake of the reflection initiated by Magueye Kassé in this volume, Alfred Ndiaye wonders about the relationship of ethnic and cultural groups to work, the changes noted in developments regarding forms of work and their impact on social relationships in the Senegalese society. For his part, Valy Faye demonstrates how occupational mobility and career change occur among Senegalese farmers. With the crisis in agriculture and the worsening of related incomes, first of all, the farmers resort to economic migration in the dry season, then, later, move on to international migration, both African and European.

The first two articles of the third section ask to what extent “Forced Labour and Invisibility of Man Power” are useful entry points to analyze labour history in Chile, Brazil, and Peru. Celia Cussen maintains the argument that, at the end of the eighteenth century, domestic slaves were a highly appreciated labour force in colonial Santiago. This respected position, however, resulted because owners considered slaves of African descent more reliable than indigenous workers who were supported by their links to landowning communities. The outcome of this honorable, but invisible position was that the contributions of the slaves were written out of the national histories of Chile in the nineteenth century. Only recently has research started to fill in this gap in Chilean historiography. Ana Pizarro takes a different stand. She concentrates on forced labour in rubber production in the Amazon region and observes how differently it was described in oral stories (*récits*) and written fiction (*histoire*). Pizarro argues that even such a prestigious writer as Mario Vargas Llosa, the Literature Nobel Prizewinner of 2011, makes these forced labourers – indigenous people – “invisible” in his description, tending to operate with similar stereotypical categories as the colonial “*histoire*”. Patrick Harries underlines in his chapter that, after the end of slavery in South Africa, unfree labour continued. According to him, there were few efforts to put the issue of unpaid labour on the public agenda. In Senegal, the French invented another alternative for obtaining cheap labour. Abdoul Sow analyzes the colonial ideology of “*indigénisme*”, which facilitated the introduction of forced labour.

In the fourth section, the contributions discuss aspects of “Organization, Writing History, Resistance, and Creativity” in relation to work. Barzman

and Crochemore give an overview of the development of transport workers' federations throughout Africa in the twentieth century. They embark on a study of the forms and changes of work in Africa through the International Transport Workers Federation (ITF). This is an aspect of labour that has not been critically examined in the historiography of the labour movement. Bill Freund examines the status of the history of labour in South Africa. He analyses the status reversal that has occurred in the labour history of South Africa after apartheid ended in 1994. Since the African National Congress (ANC) came to power, there has been keener interest in studies on labour history both among students and society at large. Julia Seibert recounts a specific event in the labour history in Katanga, presenting details of a major strike in the mining industry in Belgian Congo in 1941. And Yousoupha Guissé explains how artisanal industries in Senegal drew from their long tradition in cloth and metal artisanship in order to serve an expanding market during the last decades of the twentieth century.

The articles of the fifth section focus on the expectations of young people in Africa and beyond. Omar Gueye highlights the role of Senegal's first president, Leopold Sedar Senghor, in May 1968. Senghor is known in literary studies mainly because of his "negritude" poetry, but Gueye portrays him as a statesman who had to cope with increasing criticism and resistance from Dakar students. The expectations of young people are again the subject of the last two essays. Chikouna Cissé describes the life stories and preferences of Ivorians in Paris on the basis of personal interviews. And, finally, Susanne Gehrman, in a very instructive inter-relationship, shows the continuities and breaks in labour representation among immigrants by using characters in Ousmane Sembène's novel entitled *Le Docker noir* (1956) and Fatou Diome's literary works, particularly in her novel « *L'Exilée lettrée* ¹⁵ » in which she describes her efforts to maintain a relationship with her family at home. Gehrman reveals, through literature, the unending discriminatory attitudes to which immigrant workers fall victim in contemporary France.

By way of a conclusion, Marcel van der Linden outlines some observations on global history presented at the Symposium in Dakar in December 2011, pointing out that, in some cases, fiction can be more outspoken about this issue than academic research. We have argued that, for understanding the cultural dimensions of work in different time periods and regions, research on the conceptualization of work as a fundamental concept and metaphor should receive more attention in cultural studies in the near future.

15. Description borrowed from Xavier Garnier in « L'exil lettré de Fatou Diome », *Notre Librairie*, 155-156, 2004, pp. 30-35.

Bibliography

- Agier Michel, Copans Jean, Morice Alain (éds.), 1987, *Classes ouvrières d'Afrique*, Paris, Karthala & ORSTOM, 293 p.
- Almeida-Topor Hélène d', Lakroum Monique, Spittler Gerd (éds.), 2004, *Le travail en Afrique noire – Représentations et pratiques à l'époque contemporaine*, Paris, Karthala & IFRA.
- Barnet Miguel, 1967, *Esclave à Cuba, biographie d'un "cimarron" du colonialisme à l'indépendance*, traduction Claude Couffon, Paris, Gallimard.
- Behal Rana, Mah Alice, Fall Babacar (eds.), 2011, *Rethinking Work. Global Historical and Sociological Perspectives*, New Delhi, Tulika Books.
- Cooper Frederick, 1987, *On the African Waterfront – Urban Disorder and the Transformation of Work in Colonial Mombassa*, New Haven and London, Yale University Press.
- 2004, *Décolonisation et travail en Afrique : l'Afrique britannique et française 1930-1960*, Paris-Amsterdam, Karthala & SEPHIS, 430 p.
- Diome Fatou, 2003, *Le ventre de l'Atlantique*, Paris, Éditions Anne Carrière. (2006, *The Belly of the Atlantic*, (translation Lule Norman & Ros Schwarz), London, Serpent's Tail.
- Garnier Xavier, 2004, « L'exil lettré de Fatou Diome », *Notre Librairie*, 155-156, pp. 30-35.
- Jesus Carolina Maria de, 1962, *Child of the Dark. The Diary of Carolina Maria de Jesus*, translation David St. Clair, New York, Dutton.
- 1962, *Le dépotoir*, (préface d'Audálio Dantas, traduction de Violante Do Canto), Paris, Stock.
- Kesteloot Lilyan, 1989, *Du Tieddo au Talibé : contes et mythes wolof*, Paris, Présence africaine.
- 2009, *Les épopées d'Afrique noire*, Paris, Karthala.
- Lima Henrique Espada, 2009, "Freedom, Precariousness, and the Law: Freed Persons Contracting out Their Labour in Nineteenth Century Brazil," *International Review of Social History* 55, 2, pp. 391-416.
- Montejo Esteban, 1966, *The Autobiography of a Runaway Slave*, (Miguel Barnet, ed.), (translation Jocasta Innes), London, Sydney Bodley Head.
- Narendra Jadhav, 2003, *Outcast: A Memoir*, New Delhi, Viking.
- Naville Pierre (éd.), 1952, *Le travail en Afrique noire*, N° spécial *Présence Africaine*, 13, Paris, Présence africaine, 427 p.
- Osborn Emily Lynn, 2013, "Work and Migration," in John Parker & Richard Reid (eds.), *The Oxford Handbook of Modern African History*, New York, Oxford University Press, pp. 189-207.
- Pinheiro Claudio Costa, 2009, "Beyond Boundaries: Slavery, Unfree Labour and the Subsumption of Multiple Social and Labour Identities in India," in Marcel van der Linden & Prabhu P. Mohapatra (eds.), *Labour Matters Towards Global Histories*, New Delhi, Tulika Books, pp. 187.
- Quijano Aníbal, 2008, "Coloniality of Power, Eurocentrism, and Social Classification," in Mabel Moraña, Enrique Dussel & Carlos A. Jáuregui (eds.), *Coloniality at Large. Latin America and the Postcolonial Debate*, Durham, Duke UP.
- Upadhyay Shashi B., 2009, "Dalits and the Ideology of Work in India," in Marcel van der Linden & Prabhu P. Mohapatra (eds.), *Labour Matters Towards Global Histories*, New Delhi, Tulika Books, pp. 152-171.
- 2011, "Work and Untouchability: Experiences of Work in Dalit Autobiographies," in Rana Behal, Alice Mah & Babacar Fall (eds.), *Rethinking Work. Global Historical and Sociological Perspectives*, New Delhi, Tulika Books, pp. 23-38.
- Vargas Llosa Mario, 2010, *El sueño del celto*, Madrid, Alfaguara.
- , 2012, *The Dream of the Celt*, (translation Edith Grossmann), London, Faber & Faber.

Partie / Part I

L'Afrique et le travail

Africa and Work

La culture du travail en Afrique

Andreas Eckert

Le travail : une notion complexe

« On ne peut pas manger huit heures par jour, ni boire huit heures par jour, ni même faire l'amour huit heures par jour – ce que vous pouvez faire pendant huit heures, c'est travailler ». Ce constat en forme de boutade de William Faulkner souligne la place centrale que joue le travail dans une vie humaine. Peu de notions sont à la fois aussi riches de sens et aussi fortement connotées que celle de « travail ». Notre approche actuelle du travail est encore largement déterminée par la manière dont le développement industriel et les mouvements ouvriers ont façonné les sociétés modernes¹. Aujourd'hui, cette vision doit être réévaluée au regard des bouleversements en cours². Le travail est un thème qui a été largement étudié par des disciplines très diverses. Quiconque en effet parcourt les rayons ou explore les catalogues des bibliothèques découvrira rapidement une liste conséquente d'ouvrages consacrés au thème du travail. Dans le discours politique en République fédérale d'Allemagne, par exemple, la notion de travail est une notion clé à laquelle sont subordonnées (presque) toutes les autres questions³. Une fois le problème de l'emploi résolu, nous dit-on, les autres problèmes se résoudront d'eux-mêmes ou, à défaut, bien plus aisément. Si le discours politique confère à cette notion une valeur presque magique, c'est certainement parce qu'elle touche au cœur de la mentalité contemporaine de nos sociétés. La réussite ou l'échec, collectifs ou individuels, sont intimement associés à la question du travail. Le travail définit le statut social parfois bien plus fortement que la fortune ou le revenu, notions auxquelles le travail est, en outre, étroitement lié. L'appa-

-
1. Cf. Josef Ehmer & Catharina Lis (eds.), *The Idea of Work in Europe from Antiquity to Modern Times*, Farnham, Ashgate, 2009.
 2. Cf. Rana Behal, Alice Mah & Babacar Fall (eds.), *Rethinking Work. Global Historical and Sociological Perspectives*, New Delhi, Tulika Books, 2011.
 3. Voir, par exemple, un dossier spécial de la *Frankfurter Allgemeine Sonntagszeitung*, 28 avril 2013, intitulé « Arbeit für alle ». Entre mai et septembre 2011, la *Süddeutsche Zeitung* a publié une série d'articles sur « l'avenir du travail », soulignant encore une fois la place centrale du travail dans la société allemande.

rente clarté du concept masque pourtant le fait que le travail recouvre en réalité un très large spectre d'activités et de représentations, fondées sur des champs d'expérience très divers dans l'espace et dans le temps. Les débats politiques n'abordent généralement qu'un volet du travail, alors réduit à l'emploi salarié, censé constituer une ligne de démarcation claire qui sépare la sphère laborieuse de la sphère privée. Pourtant, cette séparation ne correspond désormais plus à l'expérience de nombreux hommes et femmes, à la différence de l'époque où le modèle fordiste constituait *le* modèle de société incontesté. Il suffit de penser ici aux débats sur le travail à domicile ou à la monétarisation du travail domestique pour s'en convaincre. Un coup d'œil sur les études issues de différentes disciplines et portant sur différentes régions du monde suffit à s'apercevoir que la recherche en sciences humaines accorde depuis longtemps une place importante au thème du travail. Apparaît aussi pleinement la très grande diversité des approches possibles de ce thème, qui correspondent à la diversité des traditions théoriques et méthodologiques dans lesquelles s'inscrivent les travaux produits. Nous ne présenterons ici que les tendances les plus importantes, articulées autour de quelques thèmes principaux.

- *La focalisation sur le travail salarié.* Une grande partie des études en sciences humaines se borne à une conception restreinte du travail : celle du travail salarié ⁴. Des études plus récentes, fondées sur des comparaisons inter-temporelles et transculturelles ont en revanche révélé le caractère insuffisant de cette conception centrée sur le travail salarié et montré que le travail recouvre, de fait, une réalité plus large ⁵. Le travail est un aspect central de l'activité humaine ; il va au-delà du simple travail contre salaire et recouvre d'autres formes de production, de valeur et de réification de l'activité humaine.

- *La prédominance du paradigme technique.* Le paradigme technique conçoit le travail comme une simple activité instrumentale, comme la transformation purement utilitaire d'un objet considéré comme passif. Pourtant, dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs, de cultivateurs et d'éleveurs, il semble qu'un « paradigme interactif » domine, comme l'a montré l'ethnologue Gerd Spittler : dans ces sociétés, le travail est tourné vers l'interaction entre les personnes. Les objets, les plantes, les animaux que les hommes manipulent durant leur travail sont investis d'une « volonté propre », d'une personnalité. Le travail est alors conçu comme un jeu, un combat ou un échange avec eux ⁶. Cette approche issue de

4. Cf. Robert Castel, *La montée des incertitudes. Travail, protections, statut de l'individu*, Paris, Seuil, 2009.

5. Voir Marcel van der Linden, *Workers of the World. Essays Towards a Global Labor History*, Leiden, Brill, 2008.

6. Gerd Spittler, « Arbeit – Transformation von Objekten oder Interaktion mit Subjekten? », *Peripherie* 85-86 (2002), pp. 9-31.

l'étude des formes préindustrielles ou non industrielles de travail, pourrait s'avérer extrêmement fructueuse pour l'étude des sociétés capitalistes industrielles.

- *La focalisation sur les sociétés industrielles.* Les défenseurs de la thèse de la fin de la société du travail ont rarement regardé au-delà des frontières des sociétés industrielles du Nord. Pourtant, un regard vers l'Afrique, l'Asie ou l'Amérique latine suffit à démontrer l'importance que conserve le travail salarié : sans l'argent et les biens du marché mondial qui sont, pour la majeure partie de la population, accessibles uniquement par le biais du travail salarié, plus rien ne fonctionnerait, y compris dans les villages les plus reculés d'Afrique, d'Asie, ou d'Amérique du Sud.

- *La focalisation sur le XX^e siècle.* Même pour les sociétés industrielles, la thèse de la fin du travail salarié se trouve largement relativisée si l'on prend en compte une période historique plus longue. Le modèle d'emploi dit « classique » (c'est-à-dire le modèle du contrat de travail à durée indéterminée et à temps plein), qui se trouve aujourd'hui menacé dans les sociétés industrielles contemporaines, est une exception du point de vue historique. Il n'a finalement concerné qu'une petite minorité de salariés, en majorité des hommes vivants en Europe de l'Ouest entre le XIX^e et le XX^e siècle. Ce modèle d'emploi n'a pas été véritablement un standard, pas même au cours des Trente glorieuses, après la Deuxième Guerre mondiale.

- *La pensée dualiste :* Les recherches sur le travail sont largement pensées sur un mode dualiste : travail industriel contre travail non industriel, travail capitaliste contre non capitaliste, travail libre contre travail non libre, travail naturel contre travail artificiel, travail spécialisé contre travail primitif, monde du travail contre travail quotidien, etc. Les études de cas fondées sur des données empiriques dans divers endroits du monde montrent pourtant suffisamment la fréquence des cas intermédiaires et des formes mixtes de travail ⁷.

Le travail et la transformation de l'Afrique

Par le passé, le travail ne faisait pas partie des thèmes principaux de la recherche africaine, que ce soit en histoire ou dans d'autres disciplines. L'essor qu'a récemment connu l'histoire du travail en Asie du Sud ou en Amérique latine (notamment au Brésil), n'est, dans le meilleur des cas, que vaguement perçu en Afrique ⁸. Cela s'explique par de nombreuses

7. Voir les exemples donnés par Marcel van der Linden, « Labour History Beyond Borders », in Joan Allen *et al.* (eds.), *Histories of Labour. National and International Perspectives*, London, Merlin Press, 2010, pp. 353-383.

8. Pour l'Inde, voir par exemple : Rana Behal *et al.*, « India, » in Allen *et al.*, *Histories of Labour*, pp. 290-314 ; Chitra Joshi, « Histories of Indian Labour: Predicaments

raisons d'ordre politique, institutionnel, mais relevant aussi du domaine intellectuel. La faiblesse ou l'inexistence des syndicats et des associations de travailleurs joue également un rôle significatif à cet égard.

Le thème du « travail » est sans aucun doute l'élément de base pour la compréhension de l'histoire africaine. Le travail joue en permanence un rôle de premier plan dans la longue histoire des relations entre l'Afrique et l'Europe. La création d'une économie mondiale par le capitalisme européen et la réorganisation des relations économiques pratiquement partout dans le monde créent ainsi un besoin de main-d'œuvre considérable, que différentes formes de contrainte peuvent satisfaire. Les marchands d'esclaves d'Europe transportaient les Africains en Amérique et dans les Caraïbes, afin de pouvoir tirer profit de leur force de travail. Par la suite, les grandes puissances impériales sont arrivées en Afrique dans le but de construire leurs empires coloniaux sur ce continent, avec l'aide des travailleurs africains. Ce processus est non seulement marqué par la longue histoire de l'exploitation, mais il reflète également une longue histoire de soumission vaine. En effet, le système colonial n'était absolument pas en mesure de contraindre les Africains à s'investir autant que le souhaitent les maîtres d'œuvre et les militaires, les commerçants et les missionnaires, les scientifiques et les professeurs. Les espaces et les structures sociales de l'Afrique présentaient de puissants moyens de résistance contre les tentatives coloniales de contrôle du travail⁹.

En règle générale, les colonisateurs ont eu bien du mal à transformer les Africains en producteurs fiables pour les marchés européens et mondiaux. Par le biais du travail forcé, les gouvernements coloniaux ont pu, avec le soutien des élites locales, satisfaire partiellement leurs exigences en termes d'impôt et de tributs. En revanche, il s'est avéré bien plus difficile d'interdire les mouvements migratoires des Africains ou de contraindre l'ensemble de la population à exercer un travail salarié. Même en Afrique du Sud, où le colonat blanc contrôlait les possibilités d'activités et où une importante bureaucratie orchestrait un système raciste de travail migrant, les Africains pouvaient décider à de nombreux égards des limites de leur propre exploitation, que ce soit en faisant pression pour obtenir un salaire journalier, en créant des associations de travailleurs dans les villes,

and Possibilities," *History Compass* 6 (2008), pp. 439-454. Pour l'Amérique latine, cf. John French, "The Latin American Labor Studies Boom," *International Review of Social History* 45 (2000), pp. 279-310. Sur le continent, l'intérêt pour l'histoire du travail se manifeste surtout en Afrique du Sud. Voir Bill Freund, "Labour Studies and Labour History in South Africa. Perspectives from the Apartheid Era and After," *International Review of Social History*, 58, 3, pp. 493-519. Voir également Babacar Fall, *Le travail au Sénégal au XX^e siècle*, Paris - Berlin, Karthala - re:work, 2011.

9. Voir Frederick Cooper, "Africa in a Capitalist World," in Darlene Clark Hine & Jacqueline McLeod (eds.), *Crossing Boundaries. Comparative Histories of Black People in Diaspora*, Bloomington, 1999, pp. 391-418.

ou en maintenant avec détermination des formes de travail qui favorisent le travail familial et des rythmes de travail qui le caractérisent ¹⁰. La complexité des relations sociales en Afrique a empêché à bien des égards les dirigeants africains tout autant que les envahisseurs européens de mettre en place les conditions nécessaires à l'exploitation systématique, conditions qui sont caractéristiques du capitalisme. Les succès qu'a connus l'économie coloniale en Afrique, par exemple la culture du cacao sur la Côte-de-l'Or, au Nigeria et en Côte d'Ivoire, résultent bien plus des initiatives des producteurs agricoles africains que des transformations engendrées par les Européens. Dans le contexte des plantations de cacao, les relations de production flexibles ne peuvent être attribuées uniquement à une économie « paysanne traditionnelle » ou bien à la seule économie « capitaliste ». Les personnes qui contrôlaient les sols particulièrement adaptés aux plantations de cacao les louaient souvent à des entrepreneurs étrangers, qui confiaient à leur tour à des membres de leur famille ou à d'autres agriculteurs le soin de s'occuper des plantations. Outre ces personnes, des employés occasionnels, des travailleurs journaliers, des travailleurs migrants ainsi que des salariés agricoles constituaient l'essentiel de la main-d'œuvre de ces plantations ¹¹.

Au sein de ce système mixte, les moyens d'exploitation étaient très restreints. Les planteurs ne pouvaient pas agrandir leurs plantations ou exploiter les travailleurs à leur guise, car la durée de leurs baux et leur accès à la main-d'œuvre dépendaient de leurs relations sociales et de leurs relations de clientélisme. Les colonisateurs ont énormément profité de ce système, même si sa signification et son mode de fonctionnement leur échappaient presque totalement. Comme l'a constaté Frederick Cooper, « non seulement les Africains produisaient les produits de valeur, mais ils le faisaient également selon leurs propres modes de travail et de vie » ¹². Cependant, à court et à long terme, l'Afrique a payé au prix fort sa résistance contre la logique de l'exploitation et de l'accumulation du profit. Cela c'est traduit non seulement par un déclin du poids économique de l'Afrique, mais aussi par le constat ironique suivant : si la domination coloniale a entraîné une implication plus forte de l'Afrique dans les évolutions économiques mondiales, dans le même temps, la force de travail et les produits du continent ont perdu de leur valeur au sein de l'économie

-
10. Voir Keletso Atkins, *The Moon is Dead! Give us our Money! The Cultural Origins of an African Work Ethic*. Natal, South Africa, 1843-1900, Portsmouth, Heinemann & London, J. Currey, 1993.
 11. Cf. Sara Berry, *Fathers Work for their Sons. Accumulation, Mobility and Class Formation in an Extended Yoruba Community*, Berkeley, University of California Press, 1985 ; Gareth Austin, *Labour, Land and Capital in Ghana. From Slavery to Free Labour in Asante, 1807-1956*, Rochester, University of Rochester Press, 2005 ; Frederick Cooper, *Africa in a Capitalist World*, op. cit.
 12. Frederick Cooper, *Africa in a Capitalist World*, traduction libre.

mondiale. La représentation du continent africain comme un continent « perdu » ou « différent » s'avère tout aussi néfaste ; elle trouve son apogée dans la théorie selon laquelle les Africains et leurs cultures sont la cause même des problèmes du continent ¹³.

Cette représentation a une longue histoire. Elle est étroitement liée à l'importance que les colonisateurs accordent au travail. En témoigne notamment l'allégation portée par les idéologies coloniales, selon laquelle la fainéantise présumée des Africains serait l'une des principales caractéristiques qui distinguent la population africaine des hommes dits « civilisés ». Le cliché de « l'indigène fainéant » devient très rapidement l'un des *topoi* de la littérature coloniale. Ce stéréotype raciste, qui malheureusement a la vie dure, nous donne à penser que les Européens ne se trouvent à aucun moment dans une position de toute-puissance, pas même à l'apogée de la pénétration coloniale en Afrique. En effet, la caractérisation des travailleurs africains comme « fainéants » implique au final une reconnaissance des limites de la domination coloniale. Toutefois, et cela n'est en rien surprenant, les Européens attribuent directement ces limites au caractère « primitif » des dominés, et non pas aux contradictions des pratiques du régime colonial. Partout, que ce soit dans les plantations, sur les chantiers, dans la cabine du conducteur de locomotive, dans les usines, dans les comptoirs ou bien dans les bâtiments administratifs, on trouvait des Africains qui travaillaient et opposaient aux plans et aux stratégies des colonisateurs leur propre notion du travail, ainsi que leurs intérêts et leurs volontés propres ¹⁴.

Migration et « informalisation »

Le phénomène de la migration de travail constitue l'une des caractéristiques essentielles de l'Afrique durant la période coloniale : il n'a pratiquement pas perdu de son importance durant la période postcoloniale. Au début du XXI^e siècle, il existe de multiples formes de migration, non seulement à destination de l'Europe, des États-Unis et de plus en plus souvent à destination du Proche-Orient et de l'Asie, mais également au sein des États africains et entre ces derniers ¹⁵. Historiquement, ce sont avant tout les hommes qui participent à la migration de travail. Toutefois, la part des femmes enregistre une nette augmentation depuis dix ans. Dans l'ensemble, les recherches sur la migration de travail africaine ont changé d'axe et

13. Au sujet de cette vision essentialiste et ignorante, voir par exemple David Landes, *The Wealth and Poverty of Nations. Why Some Are So Rich and Some Are So Poor*, New York, W.W. Norton & Company, 1999.

14. Frederick Cooper, *Africa in a Capitalist World...*, *op. cit.*

15. Cf. Abdoulaye Kane & Todd H. Leedy (eds.), *African Migrations : Problems and Perspectives*, Bloomington, Indiana University Press, 2013.